



# CHAMPS LIBRES IDÉES

## La macdonaldisation de l'Éducation nationale



CHRONIQUE

Eugénie Bastié  
ebastie@lefigaro.fr

**L**e niveau monte : tel était le titre d'un livre de deux sociologues, Christian Baudelot et Roger Establet, publié en 1989, au sous-titre explicite : *Réfutation d'une vieille idée concernant la prétendue décadence de nos écoles*. Ils y dénonçaient les « pleureuses » de l'Éducation nationale. Selon un raisonnement imparable, les auteurs formulaient ce triple constat : 1) La critique d'une baisse de niveau a toujours existé, on en retrouve des exemples dès le XIX<sup>e</sup> siècle. 2) Le « niveau » n'existe pas, c'est une notion impossible à définir. 3) De toute façon, il faut combattre la « sélection ». Las, trente ans plus tard, le déni a laissé place à un constat implacable, vérifié à long terme de classements : non le niveau ne monte pas, il a dramatiquement chuté et personne ne le conteste plus. Ceux qu'on appelait les pleureuses (Jean-Paul Brighelli, Jean-Claude Michéa, Alain Finkielkraut, Jacques Juliard, entre autres) se sont révélés des lanceurs d'alerte. On pourrait croire que tout a été déjà dit. Mais dans son tract, vif, renseigné, charpenté, *Urgence pour l'école républicaine* (Gallimard), Camille De Jardin parvient remarquablement à renouveler la réflexion sur l'école, sans tomber dans les travers de la déploration stérile ou de l'aveuglement volontaire.

Camille De Jardin est professeur agrégée de philosophie, tout comme François-Xavier Bellamy, qui avait publié l'excellent *Les Dëshérités*. Elle partage son constat : à force de traquer les héritiers, l'école fabrique en série des dëshérités, et désormais la réussite des élèves dépend d'autres facteurs que la fréquentation de l'école publique. Mais, contrairement à Bellamy, cette spécialiste de

John Stuart Mill ne parle pas d'un point de vue conservateur, mais d'un point de vue libéral. Contre un égalitarisme destructeur, qui « confond la bienveillance avec l'indulgence et l'indulgence avec le laxisme », elle prône la reconnaissance d'une seule égalité, « celle du potentiel ».

On sait que le niveau baisse, mais c'est pire encore que l'on ne le pense, car tous les indicateurs sont truqués. Camille De Jardin dévoile une « véritable ingénierie de l'écran de fumée », qui consiste, à coups d'évaluations par compétences, de notations par gommettes et d'intériorisation de l'injonction à la bienveillance, à tout faire pour que les examens ou le passage au niveau supérieur n'aient plus rien de discriminant. L'évaluation est omniprésente (notamment à travers le contrôle continu), mais ne sanctionne pas le niveau. De Jardin est sévère envers la réforme du collège de Najat Vallaud-Belkacem, mais aussi de celle du baccalauréat de Jean-Michel Blanquer, qui a déstructuré les cursus, installé un contrôle continu propice aux biais et transformé le professeur en jury permanent, le soumettant à la pression des élèves et de leurs parents le sommant d'élever la moyenne pour que l'algorithme de Parcoursup le prenne en compte. « Souhaiter que 90 % d'une classe d'âge obtienne un titre ne peut avoir d'autre conséquence que de le brader », écrit-elle, ajoutant, lapidaire, que le bac est devenu, « au mieux, un certificat de présence ».

« Venez comme vous êtes » (et repartez comme vous êtes) : le slogan de McDonald est devenu celui de l'école. Comme vous êtes, c'est-à-dire avec vos identités en bandoulière, votre smartphone à la main et votre badge indiquant votre genre sur la poitrine. Or, dit Camille De Jardin, l'école ne doit pas cultiver l'identité des élèves, mais au contraire promouvoir un « décentrement de soi ». Elle doit circonscrire le monde contemporain, refuser l'immédiateté, laisser sur le pas de la porte les enjeux idéologiques du moment.

La lutte contre les stéréotypes de genre n'est pas la priorité. La seule et unique priorité, et la seule et unique mission de l'école, c'est la transmission. Elle doit transmettre des

connaissances et des compétences que les autres institutions ou instances de socialisation ne peuvent pas apporter. Ce contenu n'est pas simplement un ornement : il est essentiel à la possibilité même d'une vie en société. Des élèves incapables de parler, dénués de la langue qui leur permet de formuler un raisonnement logique ne peuvent pas appréhender le monde.

Camille De Jardin ne se contente pas de dresser un constat, elle propose des solutions précises et originales. D'après plusieurs études, nous aurions perdu en vingt-cinq ans environ un an de niveau (un élève de CE1 a le niveau d'un élève de CP de 1997) : il faudrait donc selon elle avancer les apprentissages d'un an, et débiter la lecture dès la maternelle, puisque désormais l'école est obligatoire dès 3 ans. Il faut poursuivre et systématiser les classes en petits effectifs, arrêter avec le dogme du non-redoublement mis en œuvre par Najat Vallaud-Belkacem, instaurer des groupes de niveaux dans les établissements.

Il faut évidemment mettre en œuvre une scolarité entièrement sans portable, afin que l'école devienne un espace de désintoxication numérique.

Il faut arrêter de vouloir toujours plus spécialiser les élèves et assumer un enseignement général. Comme disait John Stuart Mill à propos des écoles anglaises : « Leur objet n'est pas de faire des juristes, des physiciens ou des ingénieurs talentueux, mais des êtres humains capables et cultivés. (...) Si vous en faites des gens capables et sensés, ils deviendront des juristes ou des physiciens capables et sensés. » Elle propose ainsi de remplacer la dichotomie





entre physique et sciences de la vie et de la terre (qui se fait souvent au détriment des SVT abandonnées) par un « *cours de sciences physiques* ». Plutôt que de « bassiner » les élèves avec des injonctions écologiques, comme les consignes de tri sélectif ou de boycott de l'huile de palme, on ferait mieux de leur expliquer comment fonctionnent la photosynthèse, la pollinisation et la reproduction des espèces.

Enfin, Dejardin s'attaque à un angle complètement oublié des politiques publiques éducatives : la beauté. Le mot élève doit renvoyer à « élévation » plutôt qu'à « élevage ». Plutôt que de faire étudier les petits Français en batterie dans des blocs de béton hideux et mal isolés, on ferait mieux de repenser l'architecture des bâtiments afin que l'harmonie des lieux réponde à leur ambition.

Un livre percutant à mettre entre toutes les mains, et surtout celles de notre ministre de l'Éducation, M. Pap Ndiaye. ■

« L'école ne doit pas cultiver l'identité des élèves, mais au contraire promouvoir un « décentrement de soi ». Elle doit circonscrire le monde contemporain, refuser l'immédiateté, laisser sur le pas de la porte les enjeux idéologiques du moment »

Selon la professeur Camille Dejardin « Venez comme vous êtes » est devenu le slogan de l'école. Dans un tract percutant, elle donne ses pistes pour en faire à nouveau un lieu de transmission.



URGENCE  
 POUR L'ÉCOLE  
 RÉPUBLICAINE  
 Camille Dejardin,  
 Gallimard, coll « Tracts »,  
 60 p, 3,90 €.